

**THE FRENCH REVOLUTION
RESEARCH COLLECTION**

**LES ARCHIVES DE LA
REVOLUTION FRANÇAISE**



PERGAMON PRESS
Headington Hill Hall, Oxford OX3 0BW, UK

LE
CATECHISME

D U

ACQ. 42.646

—
HENNEQUIN

CURÉ INTRUS.

SECONDE ÉDITION.



A P A R I S

DE L'IMPRIMERIE DE GUERBART,
Libraire, rue Dauphine, Hôtel de Genlis,
N^o. 92.

M. DCC. XCI.

Deville

*204
7385*

Reuss

Le catéchisme d'un curé intrus.

Auteur : Anonyme

Éditeur : César-Auguste-B -J Guerbart, (imprimeur-libraire) ; Claude Perroud

À Paris : de l'imprimerie de Guerbart, 1791

LE CATÉCHISME DU CURÉ INTRUS

L'INTRUS, INTERROGEANT UN ENFANT : Qu'est-ce que l'Église.

L'ENFANT. L'Église est l'assemblée des Fidèles, qui. . . .

Il se fait un grand tumulte à l'occasion d'une fille dévote qu'une troupe de jeunes gens traînent par force dans l'Église. L'Intrus lève la tête : Qu'est-ce donc que ce bruit ?

UN DES JEUNES-GENS. Monsieur, c'est une de nos Dévotes que nous amenons au Catéchisme.

L'INTRUS. Bon, bon, allons, pas tant de tapage, nous sommes dans le lieu saint.

Pendant ce temps là, quatre ou cinq jeunes gens vont se poster à la porte de l'Église, pour empêcher la Dévote d'en sortir. Celle-ci est forcée de prendre place dans un banc. L'Intrus s'avance vers elle, et lui dit d'un ton doux : Qu'avez-vous donc, ma fille ? Pourquoi avez-vous peur de moi ? je ne suis pas un loup.

LA DÉVOTE. Tout le monde n'en convient pas, Monsieur. Il y a loup et loup, comme il y a brebis et brebis.

L'INTRUS. Oh ! vous êtes savante.

LA DÉVOTE. Monsieur, il ne faut pas être si savante, pour savoir que moi, par exemple, je suis, par la grâce de Dieu, une de ses brebis, et que quelqu'un qui viendrait pour dévorer mon âme, pourrait bien être appelé un loup pour le spirituel.

L'INTRUS. Je suis donc, selon vous, un loup qui vient pour dévorer votre âme ?

LA DÉVOTE. Je ne vous dis pas cela, Monsieur, mais je pourrais bien le penser.

L'INTRUS (*faisant semblant de rire*). Allons, allons, vous êtes une méchante. *Il se fait un murmure dans l'assemblée. L'Intrus frappant sur son bonnet carré.* Allons, qu'on se taise, s'il vous plaît ; puis il continue de parler à la fille. Vous voyez, ma bonne enfant, que je ne suis pas fait autrement qu'un autre ; je porte les mêmes habits que votre ancien Curé.

LA DÉVOTE. Monsieur, il y a longtemps que mon père m'a appris que l'habit ne faisait pas le moine. La soutane et le surplis pourraient bien aussi ne pas faire le Curé.

L'INTRUS (*avec un ton de colère*). Vous êtes une babillarde.

LA DÉVOTE. Monsieur, on pouvait bien me laisser chez moi, et vous, vous pouvez bien ne pas m'interroger. Je réponds à ce que vous me dites.

L'INTRUS (*s'adoucissant*). Tout beau, tout beau, ne nous fâchons pas. *Il se retourne vers l'Enfant, et continue ses interrogations.* Hé bien, mon enfant, qu'est-ce que l'Église ?

L'ENFANT. L'Église est l'assemblée des Fidèles qui font profession d'une même Foi, sous la conduite des Pasteurs légitimes, et surtout de Notre Saint Père le Pape.

L'INTRUS (*s'adressant à la Dévote*). Hé bien, grande fille, vous voyez bien que je n'ai pas un autre Catéchisme que votre Curé.

LA DÉVOTE. Monsieur, après le reproche que vous venez de me faire, je ne sais trop s'il vous fera encore plaisir que je parle.

L'INTRUS. Vous pensez encore à cela. Bon, dites, dites.

LA DÉVOTE. Je ne sais plus trop ce que Monsieur me demandait.

L'INTRUS. Je vous disais que vous pouviez voir que je n'ai pas un autre Catéchisme que M. le Noir, votre Curé d'avant moi,

LA DÉVOTE. Non, le Catéchisme n'est pas différent, savoir s'il en sera de même des explications.

L'INTRUS. Que voulez-vous dire avec vos explications.

LA DÉVOTE. C'est, Monsieur, que quand M. le Noir nous expliquait l'article que tous venez de demander, il s'adressait à quelqu'un de nous, et nous demandait ce qu'il fallait entendre par Pasteurs légitimes, et il nous faisait répondre que les Pasteurs légitimes étaient ceux qui nous étaient donnés par l'Église.

L'INTRUS. M. le Noir vous disait cela pour vous détourner de m'écouter, quand je viendrais en sa place.

LA DÉVOTE. Bon, Monsieur ; il y a plus de dix ans que M. le Curé nous disait cela ; et il y a dix ans, on ne pensait guère à vous, Dieu merci. Mais il parlait alors des Protestants qui ont, il y a longtemps, chassé leurs vrais Pasteurs pour s'en donner eux-mêmes de leur façon. Il nous disait donc que nos Évêques d'aujourd'hui avoient été faits Évêques par les Évêques d'avant eux, et qu'ils avaient ainsi été envoyés par l'autorité de l'Église, et que nous remontions ainsi jusqu'aux Apôtres ; que par rapport aux Curés, ils étaient envoyés dans les Paroisses par les Évêques légitimes ; et qu'ainsi, tant les Évêques que les Curés, étaient Pasteurs légitimes ; parce qu'ils étaient tous envoyés par l'Église ; au lieu que les Protestants avaient rompu la chaîne, en se faisant à eux-mêmes des Pasteurs selon leur fantaisie ; qu'ainsi, notre Église était Apostolique, et que la leur ne l'était pas.

L'INTRUS. Oh ! c'est que les Protestants n'ont pas l'Ordination.

LA DÉVOTE. M. le Curé nous distinguait tout cela fort clairement. Il distinguait deux défauts dans la mission des Ministres Protestants : le premier est le défaut d'Ordination, en ce qu'ils ne sont point Ordonnés ; ou ce qui est la même chose, en ce qu'ils n'ont point pour la plupart, reçu le Sacrement de l'Ordre institué par Jésus-Christ ; le second est le défaut d'autorité dans ceux qui les envoient, en ce qu'ils sont séparés de l'Église, qui a seule cette autorité.

L'INTRUS. Oh ! il y a bien huit jours que M. le Noir vous a appris tout cela.

LA DÉVOTE. Monsieur, je puis bien vous montrer tout cela écrit de ma main, tel que je pouvais le retenir, il y a au moins dix ans.

L'INTRUS. Quoi ? vous écriviez tout cela de mémoire ?

LA DÉVOTE. Oui, Monsieur, et je n'étais pas la seule.

L'INTRUS. Votre Curé voulait donc faire de vous des savants et des savantes.

LA DÉVOTE. Au moins, il ne négligeait rien pour nous bien instruire des principes de la Religion ; et il était secondé par une Demoiselle fort instruite elle-même, qui nous formait dès l'âge le plus tendre.

L'INTRUS. Vous m'en dirai tant !

UN JEUNE HOMME. Il est certain, Monsieur, que si nous sommes dans l'ignorance, ce n'est point la faute de M. notre Curé. Au reste, toutes ses peines n'ont point été perdues. Je ne pouvais pas, moi, vous dire tout cela, aussi bien que Mademoiselle ; mais je me souviens très bien qu'il nous l'a expliqué ainsi, lors de notre première Communion que nous avons faite ensemble.

LA DÉVOTE. Je regarde donc comme certain, Monsieur, d'après l'autorité de ce bon Prêtre qui ne disait rien à la légère, que ce qui manque aux Ministres Protestants, n'est pas seulement d'avoir été Ordonnés, mais bien aussi d'avoir été envoyés par l'Église ; au lieu que nos Pasteurs nous sont venus jusqu'ici par son autorité. C'est à vous à voir maintenant si vous ressemblez aux Pasteurs des Protestants, ou bien à ceux que nous avions avant vous.

L'INTRUS. Je ressemble à ceux qui vous ont gouvernée avant moi. Je suis Prêtre comme eux.

LA DÉVOTE. Oui ; mais êtes-vous envoyé comme eux par l'Église ?

MAÎTRE PIERRE. Voilà le nœud.

L'INTRUS. J'ai été envoyé par notre Évêque.

LA DÉVOTE. Et votre Évêque, Monsieur, qui l'a envoyé ?

L'INTRUS. Il a été sacré par l'Évêque d'Autun, qui lui a donné sa mission.

LA DÉVOTE. Mais, qui avait donné à un simple Évêque, qui encore s'était démis, le pouvoir d'envoyer d'autres Évêques partout ? Car un Évêque particulier n'a jamais eu ce pouvoir.

L'INTRUS. Est-ce que vous ne savez pas qu'il avait été Député à cet effet par l'Assemblée nationale ?

LA DÉVOTE. Je savais bien que vous aviez, beau reculer, qu'il faudrait enfin en revenir à cette Assemblée nationale. C'est donc, Monsieur, de l'Assemblée nationale que vous avez reçu vos pouvoirs. Mais, est-ce à l'Assemblée nationale que Jésus-Christ a donné le pouvoir de donner des Ministres à son Église ?

L'INTRUS. Mais étiez-vous mieux, quand c'était les Rois qui nommaient souvent à la recommandation de . . .

LA DÉVOTE. Monsieur, vous ne m'amusez pas avec cela. C'était le Roi qui nommait, et cela, parle consentement de l'Église ; mais c'était le Pape qui confirmait la nomination du Roi et qui établissait les Évêques. Quant à ce que vous voulez dire des mauvais choix qui se faisaient par des recommandations, en sommes-nous mieux aujourd'hui avec tous les beaux choix de vos Électeurs ? Pour dire que nous sommes encore pis, cela ne valait pas la peine de tout renverser. C'est une permission de Dieu qu'il y ait toujours eu de bons et de mauvais Prêtres. C'était à vous, Monsieur, à être un bon Prêtre dans l'Église de Dieu, et à nous à prier Dieu de diminuer les scandales qui désolent l'Église, sans nous mêler de ce qui n'est point à notre charge. Tout ce que je sais, c'est que nos anciens Prêtres étaient de vrais Pasteurs envoyés de l'Église, et que vous, Messieurs, vous n'êtes envoyés que par les hommes.

L'INTRUS. Ho ! ho ! vous parlez comme un livre.

LA DÉVOTE. Monsieur, je parle comme on me l'a appris. Notre Curé qui était un très bon Prêtre, à qui je défie de rien reprocher, gémissait bien autant que personne qu'il y en eût de mauvais ; mais il ne nous commandait pas, au contraire il nous défendait, de juger les autres. Il disait que le mélange des bons et des mauvais, est dans les desseins de Dieu toujours adorables, et que ce mélange se trouve parmi les Prêtres, comme parmi les Fidèles ; mais il nous disait aussi que les mauvais Prêtres n'étaient mauvais que pour eux, si l'on ne suivait pas leurs mauvais exemples ; et qu'un mauvais Prêtre donnait de bonnes absolutions, parce qu'il était revêtu de l'autorité de Jésus Christ.

L'INTRUS. Hé bien ! nous sommes aussi revêtus de l'autorité de Jésus-Christ.

LA DÉVOTE. Cela serait bon, si vous étiez entrés par la porte, si vous aviez reçu voire commission de l'Église. C'est là qu'il en faut revenir. Du reste, que les Pasteurs, se conduisent bien ou mal, c'est un article à part ; et de ce côté-là, nous vous en dirions encore plus que vous n'en voudriez entendre.

L'INTRUS. Mademoiselle, si votre Évêque revient, il faudra qu'il vous fasse son Grand-Vicaire.

LA DÉVOTE, Monsieur, si notre Évêque et notre Curé reviennent, ce sera une très bonne chose. Je les écouterai avec beaucoup de respect, comme les vrais et légitimes ministres de Jésus-Christ, et il ne faudra pas me traîner par force, pour m'avoir à leurs Catéchismes.

L'INTRUS (*avec un rire forcé*). Allons, allons, vous en savez long, Mademoiselle.

MAÎTRE PIERRE (*tout bas, à son voisin*). Diantre, cette Dévote-là lui donnera du fil à retordre.

L'INTRUS (*à l'Enfant*). Allons, mon enfant, continuons. Qui est le Chef de l'Église ?

L'ENFANT. Notre Seigneur Jésus-Christ.

L'INTRUS (*interrogeant toujours l'enfant*). Hé bien ! pourriez-vous me dire ce que c'est qu'un Chef ?

(*L'Enfant regarde par terre, et ne répand, pas*).

L'INTRUS. Il faut donc demander cela à quelque personne plus avancée. Allons, qui est-ce qui répond à cela ?

(*Personne ne répond*).

LE MAGISTER. Monsieur, il faut demander cela à notre Dévote.

L'INTRUS. Hé bien ! répondez, vous, Magister.

MAÎTRE PIERRE (*tout bas, à son voisin*). Il n'ose plus revenir à sa Dévote. Il a peur qu'elle ne le mette à *quia*.

LE MAGISTER. Un Chef, Monsieur, c'est celui qui est à la tête d'une maison, d'un atelier, d'un corps, et qui régit et commande. Un général d'armée, par exemple, est chef de l'armée, et moi, je suis chef de mon  cole.

L'INTRUS. Pourquoi dites-vous donc que Jésus-Christ est le Chef de son  glise, puisqu'il n'est plus là pour la conduire.

LE MAGISTER. Il me semble avoir lu quelque part que Jésus-Christ est le Chef de l' glise, parce que c'est lui qui l'a établie et qu'il la conduit intérieurement par son Esprit Saint.

L'INTRUS. Mais vous dites qu'un Chef est celui qui commande. Comment Jésus-Christ commande-t-il à son  glise, puisqu'il n'est pas sur la terre ?

LE MAGISTER. Vous m'en demanderez tant qu'à la fin je ne saurai plus trop que vous répondre. . . . Allons, aidez-moi, Mademoiselle Gertrude.

L'INTRUS. Qui est cette Demoiselle Gertrude ?

LE MAGISTER. C'est notre Dévote, Monsieur.

L'INTRUS. Hé bien ! voyons donc, Mademoiselle Gertrude.

LA DÉVOTE. Vous demandiez, Monsieur, si. . . . comment. . . .

L'INTRUS. Je demandais, Mademoiselle Gertrude, comment Jésus-Christ commande à son  glise.

LA DÉVOTE. Monsieur, il ne lui commande pas par lui-même, sinon par les commandements qu'il lui a laiss es avant de retourner au Ciel. Mais, il lui commande par les hommes qu'il a établis, et à qui il a donné pouvoir d'en établir d'autres jusqu'à la fin du monde. Delà vient que ceux qui, comme les Protestants, n'ont point de Pasteurs établis par l' glise, ne sont plus command es par Jésus-Christ, et ne peuvent pas dire qu'ils ont Jésus-Christ pour Chef.

MAÎTRE PIERRE (*bas*). Attrape encore cela en passant.

L'INTRUS. Il faut avancer. Voyons, mon, enfant. L' glise n'a-t-elle pas sur la terre un Chef visible ?

L'ENFANT. Oui, le Pape est sur la terre le Chef visible de l' glise, et le Vicaire de Jésus-Christ.

L'INTRUS (*croyant embarrasser la Dévote*). Hé bien ! notre savante, dites-moi, je vous prie, est-ce que les évêques et les autres Pasteurs ne sont pas aussi les Vicaires de Jésus-Christ ?

LA DÉVOTE. Je ne me pique pas d'être savante, Monsieur ; mais puisqu'il faut vous répondre, je vous r ep eterai avec simplicité ce que m'ont appris mes Pasteurs. L' v eque est chef de son Diocèse ; le Curé est Chef de sa Paroisse. Ils sont l'un et l'autre Vicaires de Jésus - Christ dans la portion de l' glise qui leur est confi e, parce qu'ils y tiennent sa place.

L'INTRUS. Comment donc ne donne-t-on le nom de Vicaire de Jésus Christ qu'au Pape ?

LA DÉVOTE. Parce qu'il est son Vicaire par toute l'Église, et qu'il la gouverne avec une souveraine autorité suivant les paroles de plusieurs Conciles ; au lieu que l'Évêque ne gouverne qu'une partie du troupeau dans la dépendance du Pape, et le Curé une portion encore plus bornée dans la dépendance de l'Évêque.

L'INTRUS. Voilà de la Théologie, vraiment ! Ah ! ma bonne enfant, il y aurait bien des choses à dire à tout cela.

MAÎTRE PIERRE (*tout bas*). Que ne les dites vous donc ?

L'INTRUS. Mais il suffit que vous conveniez que je suis Vicaire de Jésus-Christ dans ma Paroisse, comme le Pape l'est dans toute l'Église.

LA DÉVOTE. J'en conviendrais, si vous étiez Pasteur légitime. Encore ne le seriez-vous que dans la dépendance du Pape d'abord, et ensuite de l'Évêque. Mais permettez-moi de vous faire une petite question. Pourquoi êtes-vous si jaloux de cette qualité de Vicaire de Jésus-Christ, dans votre Paroisse ?

L'INTRUS. C'est qu'étant Vicaire de Jésus-Christ et tenant sa place, vous devez m'écouter comme vous écouteriez Jésus-Christ, et m'obéir comme vous obéiriez à Jésus-Christ.

LA DÉVOTE. Je suis bien aise de vous entendre dire cela, Monsieur. Mais puisque le Pape est le premier et le plus grand Vicaire de Jésus-Christ, vous devez, et à plus forte raison, aussi l'écouter et lui obéir, comme vous feriez à Jésus-Christ lui-même.

L'INTRUS. Qui vous dit le contraire ?

LA DÉVOTE. Mais il me semble que c'est vous, Monsieur ; car vous dites à tout le monde que vous n'avez pas fait mal en jurant. N'est-ce pas cependant faire mal, que de jurer de désobéir à quelqu'un à qui on reconnaît devoir l'obéissance ? Choisissez donc, ou de dire que vous ne devez pas l'obéissance au Pape, ou d'avouer que vous ne deviez pas jurer de ne pas lui obéir.

L'INTRUS. Qui vous a dit que j'avais juré de ne pas obéir au Pape ?

LA DÉVOTE. N'avez-vous pas juré de maintenir de toutes vos forces la Constitution ?

L'INTRUS. Vraiment oui, comme tout bon Patriote est tenu de le faire.

LA DÉVOTE. Hé bien ! cette Constitution défend à tout Français, Évêque, Prêtre ou simple fidèle, d'obéir au Pape.

L'INTRUS. Comment cela ?

La Dévote. La Constitution ne défend-elle pas à tout Français de recevoir les ordres de tout Évêque ou Archevêque qui n'est pas en France ; et le Pape n'est-il pas hors de la France ?

L'INTRUS. Petite Théologienne, apprenez que l'article excepte l'unité de Communion avec le Pape.

LA DÉVOTE. Pourquoi excepter l'unité de Communion, et ne pas excepter l'obéissance, puisque l'une est d'obligation comme l'autre ? Cette exception est contre vous.

L'INTRUS. Faites-vous mieux entendre.

LA DÉVOTE. Le Pape est Évêque de Rome, et Rome n'est pas en France.

L'INTRUS. Belle découverte !

LA DÉVOTE. L'article qui dit de n'obéir à aucun Évêque hors de France, défend donc d'obéir au Pape aussi bien qu'aux autres Évêques étrangers, puisqu'il n'en excepte pas le Pape. Vous dites que l'article excepte l'unité de Communion avec le Saint Père : pourquoi cette exception ? parce qu'on veut conserver la Communion avec lui, c'est-à-dire, être toujours en communication avec lui, pour les choses spirituelles. Si l'on voulait de même lui conserver l'obéissance, il fallait donc aussi réserver cette obéissance, et dire : sans préjudice à l'obéissance qu'on doit à notre Saint Père le Pape, et à la Communion à entretenir avec lui.

L'INTRUS. Tout cela ne signifie pas grand' chose.

M. LE PROCUREUR DE LA COMMUNE. Il me paraît à moi, Monsieur, que j'entends fort bien ce que dit Mademoiselle ; et que cela signifie que, si l'on eût voulu laisser la liberté de l'obéissance au Pape, comme on laisse la liberté de communiquer avec lui pour les choses spirituelles, on aurait excepté l'un tout comme l'autre, de la défense qu'on fait d'obéir à aucun Évêque étranger ; on aurait dit en un mot que le Pape n'était pas compris dans ces Évêques étrangers, ni pour l'obéissance qui lui est due, ni pour l'unité de Communion qu'on doit toujours entretenir avec lui, comme tout Fidèle Catholique est tenu de le faire.

L'INTRUS. Vous savez bien que l'Assemblée nationale a déclaré solennellement qu'elle entendait conserver la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, dans toute sa pureté ; et qu'elle regardait toujours le Pape comme le Chef visible de l'Église et le Vicaire de Jésus-Christ. J'ai moi-même cent fois protesté la même chose. Il n'y a que de mauvais Citoyens qui cherchent à inquiéter les autres sur tout cela.

LA DÉVOTE. Monsieur, on peut très bien être bon Catholique, sans être mauvais Citoyen. Quant à ce que vous dites que l'Assemblée reconnaît le Souverain Pontife pour vrai Chef de l'Église et Vicaire de Jésus-Christ, ce n'est point assez de le dire. Il me paraît clair qu'un Chef à qui on ne veut pas obéir, n'est point un Chef, et que lui en donner le nom, c'est à peu-près se moquer de lui.

M. LE PROCUREUR DE LA COMMUNE. Il me semble effectivement que ma femme, mes enfants et mes domestiques auraient beau me dire que je suis le Chef de ma maison, si personne d'eux ne voulait m'écouter, et obéir à mes ordres.

Il me semble encore que j'ai un atelier où j'occupe trente ou quarante ouvriers ; que j'ai établi un homme pour en être le Chef, et que je serais ridicule de dire à tout ces gens-là : « voilà votre Chef, mais vous ne vous embarraserez pas de ce qu'il vous dira. Vous ferez chacun à votre volonté ». Un Chef doit être obéi, cela est assez clair.

L'INTRUS. Mais je vous ai dit que je ne prétendais pas manquer d'obéissance au Pape.

M. LE PROCUREUR DE LA COMMUNE (*en riant*). Cependant, Monsieur, il y a là quelque chose qui me chiffonne. J'ai vu le Bref du Pape. Il vous y ordonne de rétracter votre serment, et vous défend d'accepter la Cure d'un autre, et de vous porter pour Curé. Vous savez bien que vous n'obéissez ni à l'un, ni à l'autre.

L'INTRUS. Bon ! ce Bref du Pape n'est qu'une invention.

M. LE PROCUREUR DE LA COMMUNE. Monsieur, on a pu nous dire cela d'abord ; mais aujourd'hui, à l'Assemblée même, on n'a plus de doute là-dessus. Vous êtes vous-même convenu, l'autre jour, avec moi, que ce Bref était vraiment du Pape. Vous disiez seulement que ce Bref n'avait pas été accepté de l'Assemblée nationale, et qu'il ne pouvait faire loi en France. Mais pour vous dire franchement ma pensée, j'ai bien de la peine à croire que Jésus-Christ ait voulu assujettir le Pape à toutes ces formalités-là. Ce serait réduire le pouvoir de lier et de délier qu'il a donné à ses Apôtres à-peu-près à rien. Tout ça a du louche, tout ça a du louche.

L'INTRUS. Avec tout cela, notre Catéchisme n'avance pas. (*A l'Enfant*) : allons, mon enfant, il y a assez longtemps que vous êtes droit, asseyez-vous. Vous, ma fille, levez vous.

(*La petite fille se lève, fait le signe de la Croix ; l'Intrus lui demande*) : y a-t-il plusieurs Églises ? (*La petite fille*). Non, il n'y a qu'une seule et véritable Église, hors laquelle il n'y a point de Salut.

L'INTRUS. Que veut dire cela : hors laquelle il n'y a point de Salut ?

LA DÉVOTE (*tout bas, à l'Enfant*). Cela veut dire qu'on ne peut être sauvé hors de l'Église.

(*L'Enfant répète*). Cela veut dire qu'on ne peut être sauvé hors de l'Église.

L'INTRUS. Fort bien, mon enfant. Vous répondez comme une petite femme. Allons que je vous donne une belle image. Tenez, vous la garderez pour vous souvenir de moi.

L'ENFANT (*faisant une révérence, et baisant la main*). Je vous remercie bien, Monsieur.

L'INTRUS. Vous entendez donc bien, mes amis, à quoi l'on s'expose quand on ne vient pas à l'Église ; puisque, hors de l'Église, on ne peut être sauvé.

UN JEUNE HOMME (*de dix-huit ans*). Ha ! ha ! ha ! ha !

L'INTRUS. Qu'avez-vous à rire ?

LE JEUNE HOMME. Monsieur, ha ! ha ! ha !

L'INTRUS. Hé bien, cela finira-t-il ?

LE JEUNE HOMME. Monsieur, je ris, ha ! ha ! ha ! je ris. . . . qu'il semble que vous nous prenez pour des dindons. (*On éclate de rire, dans toute l'Église*).

L'INTRUS (*poussant un rouge*). Eh, pourquoi cela ?

LE JEUNE HOMME. C'est que vous voulez nous faire accroire que des vessies sont des lanternes. Ha ! ha ! ha ! ha !

L'INTRUS. Comment cela ?

LE JEUNE HOMME. Vous croyez absolument que nous sommes bien peu instruits, Monsieur. Ce n'est pas de cette Église-ci, de ce bâtiment de pierre où nous nous assemblons pour prier, qu'il s'agit dans le Catéchisme ; mais de la véritable Église de Jésus-Christ, qui est la société des Fidèles répandue par tout le monde. C'est hors de cette société-là qu'il n'y a pas de Salut. De vrai, Monsieur, si j'étais perclus de tous mes membres et que je ne pusse jamais venir à l'Église, est-ce que je ne pourrais pas être sauvé, pourvu que je sois de la société des Fidèles Catholiques.

L'INTRUS. Cela serait différent. Si vous ne pouviez venir à l'Église, vous n'y seriez pas obligé. A l'impossible nul n'est tenu.

LE JEUNE HOMME. Mais s'il venait ici des Protestants nous prendre notre Église, serais-je obligé d'y venir avec eux pour être sauvé ?

L'INTRUS. Ho, si l'Église était aux Protestants, non ; mais nous ne sommes pas Protestants.

LA DÉVOTE (*tout bas*). Mais si vous ne valez pas beaucoup mieux, si vous êtes Schismatiques, je crois qu'il y aurait bien autant de mal que de bien à vous suivre dans l'Église.

L'INTRUS. Je crois que Mademoiselle dit quelque chose. Voudrait-elle bien nous faire part de ses réflexions ?

LA DÉVOTE. Je dis, Monsieur, que si vous assemblez dans le Schisme, et si vous nous voulez séparer de la vraie Église, hors laquelle il n'y a pas de salut, on ne sera pas beaucoup mieux avec vous qu'avec les Protestants ; et voilà pourquoi je refuse de venir à l'Église, où, Dieu soit béni, je ne négligeais jamais de me rendre aussi souvent que je le pouvais, tant que nous avons eu notre véritable Pasteur.

L'INTRUS (*tout fâché*). Rêverie de dévote ; Allons, avançons. . . (*à l'Enfant*) : Voyons mon petit Ange, continuons.

UN BON PÈRE DE FAMILLE. Monsieur, avant d'aller plus loin, j'aurais une petite question à vous faire. Il n'y a donc qu'une seule et véritable Église ?

L'INTRUS. Vraiment non.

LE BON PÈRE DE FAMILLE. Cependant, Monsieur, je vois ici deux Églises actuellement. Il y a deux Évêques partout, et presque partout deux Curés. Laquelle de ces deux Églises est la véritable ?

L'INTRUS. Mais non, il n'y a pas deux Églises. C'est que ces MM. se sont entêtés. Nous ne sommes pas d'une autre Église qu'eux.

LE BON PÈRE DE FAMILLE. Ah ! Monsieur, vous avez beau dire ; il y a une Église dont vous êtes Curé, et une Église dont M. le Noir est Curé. Il a ses gens, et vous les vôtres. Il vous condamne ; il se sépare de vous ; il dit que vos absolutions sont nulles ; vous dites qu'elles sont bonnes ; il dit qu'il reconnaît l'ancien Évêque ; vous dites que vous recevez le nouveau. Voilà bien deux Églises ou deux sociétés très différentes. J'en reviens, à demander laquelle est la véritable.

L'INTRUS. Non, non ; nous ne faisons pas deux Églises.

LE BON PÈRE DE FAMILLE. Vous croyez donc que M. le Noir, notre ancien Curé, est toujours dans la véritable Église.

L'INTRUS. Eh, vraiment oui ; tout cela n'est que dispute.

LE BON PÈRE DE FAMILLE. Nous pouvons donc être sauvés en le suivant ?

L'INTRUS. Oui.

LE BON PÈRE DE FAMILLE. Eh bien, Monsieur, il nous dit, lui, que vous n'êtes pas de la vraie Église, et qu'on ne peut pas être sauvé en vous suivant. J'aime mieux prendre le parti le plus sûr, et suivre M. le Noir, puisque vous convenez que je puis le suivre sans danger.

MAÎTRE PIERRE. C'est bien raisonné, cela !

L'INTRUS. Allons, nous n'en finirions pas. Dites, mon enfant : quelle est cette véritable Église ?

LA PETITE FILLE. L'Église Catholique, Apostolique et Romaine.

LE JEUNE HOMME (*bas*). Là, voilà ce que je lui disais : que l'Église dont il s'agit, n'est pas l'Église où nous venons prier Dieu, mais l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, hors laquelle il n'y a point de Salut.

L'INTRUS. Les Hérétiques et ceux qui sont séparés de l'Église, ne pourront donc pas être sauvés ?

LA PETITE FILLE. Non, pendant qu'ils demeurent dans leur hérésie et leur séparation, ils ne pourront pas être sauvés.

L'INTRUS. Vous voyez donc que ceux qui se séparent de l'Église pour faire bande à part, ne peuvent pas être sauvés, pendant tout le temps qu'ils demeureront ainsi séparés.

LA DÉVOTE (*bas*). C'est ce que nous disons. Mais, qui fait bande à part ? Ne sont-ce pas les Intrus ?

L'INTRUS. Mademoiselle parle encore bas. Dites donc haut ce que vous avez à dire, Mademoiselle Gertrude. Vous dites de si bonnes choses ; qu'on ne se lasse pas de vous entendre.

MAÎTRE PIERRE (*bas*). Ho ! il voudrait bien qu'elle ne dit pas de si bonnes choses. Il ne s'attendait pas à être si bien remouché.

L'INTRUS. Allons, Mademoiselle, allons ne vous laissez pas de nous instruire.

LA DÉVOTE. Monsieur, je ne me suis jamais donné le ton d'instruire, sinon les enfants que M. le Curé voulait bien m'envoyer pour les préparer à leur première Communion, à qui je répétais les explications que je lui avais entendu faire à lui-même. Mais puisque vous me permettez de parler, pour éclaircir des choses si intéressantes, je dis qu'il faudrait savoir si c'est vous, ou nous qui faisons bande à part.

L'INTRUS. N'est ce pas vous qui vous assemblez dans des chambres et dans des granges, tandis que les autres s'assemblent dans l'Église ?

LA-DÉVOTE. Oui ; mais c'est vous qui vous séparez du Pape et des Évêques ; qui chassez les anciens Pasteurs, et ne faites plus société avec eux, tandis qu'ils demeurent unis entre eux et avec leur Chef, tout comme auparavant ; et nous qui ne voulons pas communiquer avec vous, nous leur demeurons toujours unis, nous écoutons leur voix, comme la brebis fidèle écoute la voix du Pasteur, Notre assemblée est plus petite que la vôtre dans cette Paroisse ; mais nous ne faisons qu'un avec tous les Catholiques du monde, et notre société est toujours l'Église Catholique, l'Église Universelle, l'Église Apostolique, c'est-à-dire, qui vient des Apôtres, l'Église Romaine qui a son Chef à Rome, et qui obéit à ce Chef qui lui a été donné par Jésus-Christ. Cela ne s'appelle pas faire banda à part, mais ne vouloir point aller avec ceux qui font bande à part, pour ne point participer à leur schisme.

L'INTRUS. Mademoiselle n'a que des impertinences à nous dire.

LA DÉVOTE. Monsieur, je n'entends pas vous dire d'impertinences, ni vous mettre en colère ; mais vous m'engagez à parler ; c'est sans doute pour vous dire les choses comme je les pense.

L'INTRUS. L'heure des Vêpres approche ; il faut achever. Allons, ma petite fille, l'Église peut elle se tromper ?

LA PETITE FILLE. Non, parce qu'elle est Conduite par le Saint Esprit.

L'INTRUS (*à la Dévôte*). Allons, Mademoiselle la théologienne, quelle est cette Église qui ne peut pas se tromper ?

LA DÉVOTE. L'Église Universelle, avec qui Jésus-Christ a promis de demeurer tous les jours jusqu'à la fin du monde.

L'INTRUS. Une Église particulière peut donc se tromper ?

LA DÉVOTE. Cela n'arrive que trop souvent.

L'INTRUS. Quand est-ce que cela arrive ?

LA DÉVOTE. Quand une Église particulière refuse d'écouter les Pasteurs de l'Église Universelle. Car ce sont ces Pasteurs, c'est-à-dire, le Pape et les Évêques, successeurs des Apôtres, qui sont chargés en Chef de l'enseignement, et à qui Jésus-Christ a promis d'être tous les jours avec eux, jusqu'à la consommation des Siècles.

L'INTRUS. Et les Curés donc ?

LA DÉVOTE. Les Curés sont chargés par les Évêques d'enseigner sous leur surveillance ; mais la décision des articles de foi appartient aux Évêques, le Pape à leur tête.

L'INTRUS. Si je vous disais que les Curés ont là- dessus le même droit que les Évêques.

LA DÉVOTE. Monsieur, je ne serais pas en état de disputer avec vous ; car, quoique vous en disiez, je n'ai point la prétention d'être une savante, ni une théologienne ; mais je vous répondrais que vous me dites une chose nouvelle, et par conséquent une chose fausse, selon Saint Augustin.

L'INTRUS. Qui vous a dit que ce serait une chose nouvelle ?

LA DÉVOTE. Parce que j'ai toujours entendu dire que c'était aux Évêques seuls à prononcer sur les matières de Foi. On me l'a ainsi appris dans mon enfance, et je l'ai lu plusieurs fois depuis, dans différents bons livres approuvés dans l'Église.

L'INTRUS. Ah ! ah !

MAÎTRE PIERRE (*bas*). Ah ! ah ! . . . Il voudrait bien être autant que les Évêques, ce Curé de la Nation ; mais avec son ah ! ah ! , on voit bien qu'il ne sait plus que dire.

M. LE PROCUREUR DE LA COMMUNE. Si vous convenez que l'Église ne peut pas se tromper, étant conduite par le Saint Esprit, il serait bon de savoir quel est le jugement de l'Église sur votre affaire.

L'INTRUS. Monsieur, nous l'attendons.

LA DÉVOTE. Vous l'attendez, Monsieur ? Il me semble qu'il n'est pas besoin d'attendre. L'Église s'est suffisamment expliquée. Nous savons que tous les Évêques, à l'exception de quatre, vous ont condamné. L'affaire a été portée à Rome : Rome a parlé ; la cause est finie. C'est Saint Augustin qui le dit.

L'INTRUS. Mais les Évêques des autres pays Catholiques n'ont encore rien dit.

LA DÉVOTE. Je sais que toutes ces nouveautés qui règnent en France, ne sont point approuvées dans les autres pays ; qu'on y regarde au contraire votre parti comme un parti schismatique. Si les Évêques des pays étrangers pensaient comme vous, ils auraient sans doute réclamé contre les Évêques de France qui vous rejettent, et ils auraient rompu la Communion avec eux. J'ai lu quelque part que leur silence était une approbation de leurs confrères. Pour moi, ma règle est le jugement de nos Évêques, confirmé par le Pape. Je m'en tiens à ce mot de Saint Augustin que je vous citais tout à l'heure : on a écrit à Rome ; Rome a parlé, la cause est finie ; plaise à Dieu que l'erreur le soit aussi !

M. LE PROCUREUR DE LA COMMUNE. Ma commère Gertrude, vous avez raison. Je pense comme vous, il faut savoir à quoi s'en tenir. S'il fallait tant chercher, on n'en finirait pas, et nous ne pourrions jamais nous assurer de rien.

L'INTRUS. Mais, M. le Procureur, je suis surpris que vous vous déclariez aussi contre moi.

M. LE PROCUREUR DE LA COMMUNE. Monsieur, c'est que je vois que vous ne répondez rien de solide. Je m'étais laissé aveugler ; mais tout ce qui vient de se dire m'a ouvert les yeux. Et puis à quoi servent toutes ces persécutions ? Pourquoi forcer les gens à venir à vos offices, malgré eux ? Tout le monde ne doit-il pas être libre ? Jésus-Christ n'a pas dit que ses enfants persécuteraient les autres, puisqu'ils seraient persécutés. Quand il n'y aurait que cela, je reconnaîtrais la bonne cause de l'autre côté, et la mauvaise du vôtre.

L'INTRUS. Allons, qu'on sonne Vêpres. (*Bas, en s'en retournant dans la Sacristie*). Ils avaient bien besoin de m'amener cette bigote-là.

LE MAGISTER. Monsieur, il ne fallait pas témoigner que cela vous ferait plaisir.

UN LABOUREUR. Ma foi, notre Curé à la Nation ne s'est pas trop bien défendu.

UN AUTRE. Ma foi, non.

UN DES JEUNES GENS (*qui avoient traîné la Dévote dans l'Église*). Pour moi, au lieu de forcer personne à venir dans l'Église, c'est que je n'y viendrai plus moi-même.

DEUX AUTRES. Ni moi non plus. Ni moi non plus. Sortons, sortons.

Ils sortent au milieu d'un grand murmure. Plus de la moitié de ceux qui étaient au Catéchisme, sortent avec eux, et vont réciter leurs Vêpres, chacun en leur particulier, bien résolu de ne plus aller aux Offices de l'Intrus ; et ainsi finit le Catéchisme.

FIN
